

PIERRE PERRIN-CHASSAGNE

LA VIE CRÉPUSCULAIRE

[prix Kowalski, 1996]

édition revue et corrigée



[Photo © Christine-Marie Lorent]

*À Christine-Marie Lorent qui, d'amour et de
patience, lève la lumière plus haut que les jours*

« Vivre est émouvant, et la poésie n'est pas autre
chose que le relevé sec, tranchant, impitoyable, de cette
émotion sans équivalent immédiat. »

Georges Perros, *Papiers collés III*, 1978

Un choix

Le mal-être résulte sans doute d'une incapacité ou d'un refus d'admettre ses contradictions. Le tic-tac de l'hésitation engendrant le dégoût de soi, quand on ne discerne plus que l'échec alentour, l'avenir se défait.

Or vivre exige de choisir, constamment, pour avancer.

Nul ne peut faire le héron, ni piétiner de colère et d'ennui, surtout à rester seul, sans un regard.

Qui fait, ne serait-ce que le tour de sa solitude, retrouve autrui. Le moi est toujours limitrophe. L'anachorète lui-même a besoin du Sacré pour se réaliser.

Alors que sans personne on charbonne, à tendre la main, la vie s'allège, le monde chante.

Si peu d'années pour tenter de vivre, et tant de gaspillées dans des tunnels sans fin ! Il ne sert à rien de se désoler. Enfin debout, ouvert de partout, le don – le don d'amour – est ce que nous pouvons réaliser de mieux.

I

Éclats d'une vie

« Le jour arrive où l'on peut retourner dans sa
vie comme dans un continent étranger. »
Françoise Lefèvre, *Blanche, c'est moi*

La Porte

Dans la ferme séculaire, chaque pierre de chaque mur a dû lapider le bonheur. Les fenêtres où vivre accaparent peu de soleil sous les poutres ; dans l'écurie blanchie à la chaux, les mouches poussent leurs chiures dans les moindres recoins. Quand des rats sautent des râteliers sur le dos des vaches, qui bronchent à peine, mieux vaut ne pas avoir peur, d'autant que la nuit, parfois, ils forment une procession de paires d'yeux.

Cet espace, le plus précieux de la maison, communique avec la cuisine par une porte en sapin qui joint mal, où des noeuds ont sauté. Les museaux roses, tendrement râpeux, se délectent peut-être des odeurs de choux, d'ail et de lard grillé, mais à table on entend les culs pisser en pluie par-delà les tartines. Et, si peu qu'un inconnu frappe à la porte, la honte ruisselle.

Ce qui étouffe, entre les tuiles et les chambres, c'est que la poussière de fourrage et de paille semble imprimée entre les bras ; on a beau se gratter jusqu'au sang ; c'est aussi ces nids de chattes dont, au printemps, beaucoup tuent les petits à coups de fourche. L'hiver, les carreaux gelés empêchent de coller les pieds sur les dalles plus bleues que des engelures. Le soir, on se coule dans des draps de neige.

L'argent ne manque pas, mais on crie si souvent son absence plénière qu'on travaille à en crever. La nuit venue, on ravale son orgueil d'enfant que nul n'écoute, en raclant les draps. – Mais la mémoire est une traîtresse aux yeux crevés. L'enfance clouée vive sur la porte de grange, le jour ne cesse pas de se lever.

La Mère

I

Petite, menue, la tête penchée sur le côté, elle travaille autant qu'un homme. Aux premiers soleils, entre des brouettes de fumier et des perches de haricots, elle se verse le corps sur un plantoir. En jupe longue, les dimanches d'été, parmi les glaïeuls, elle cueille les fraises, les maquereaux, les groseilliers et de pleins tamis de cassis, jusqu'à la rafle, le fichu sur l'oreille et bloqué sous la mâchoire. Et chaque samedi soir, elle récuré encore les dalles, à s'user les poignets.

On mange, toujours après les bêtes. Elle se contente d'une banane et d'un thé au citron ; le citron fait la semaine dans le garde-manger, à la cave, où elle trotte trois fois par jour. Les rares instants où elle se repose, elle joint les doigts ; l'hiver, les noyers gaulés, elle fourre ses pieds dans le four de la cuisinière à bois, et ses mains profond dans ses manches croisées. Le soir, elle dort ainsi, cassée sur la chaise, la table à peine débarrassée. Le feu meurt, on vient la secouer, deux, trois fois, vers minuit et le matin le père déchausse les bottes, pour la rappeler trois, quatre fois. Elle est belle, bien que son éternel fichu ne révèle qu'un cran de cheveux châtain clair.

II

Les bons points lui font aimer l'école, en vain ; les parents lui font sortir le fumier, préparer les repas, les conserves, tenir le ménage. Les dents serrées, elle pétrit la misère.

Un jour pourtant, elle se place, pour la morte-saison ; les gages, aux parents ! Sur la Méditerranée, éperdue devant les ors, les pourpres des salons, elle souffre avec un sourire extraordinaire. Oubliés la traite au milieu des bouses, les doigts fins abîmés de gerçures, la pluie cinglante des interminables jours d'automne où elle garde les vaches, seule, sur les communaux, se déchirant aux ronces quand elle tire une récalcitrante d'un taillis ; chez les bourgeois, la tête dans les talons, couchée tard sous les tuiles, elle mue. La peau de purin, la peau du servage à la ferme redevient, d'une seule bouffée de liberté, rose, enivrante et très douce. Même si nul baiser ne la couvre encore, son esprit brûle plus haut que les douleurs de ses reins. Tellement heureuse de frôler tant de merveilles – on la regarde à peine ? –, elle existe enfin.

La guerre la requiert à la ferme, à guetter le facteur, alors qu'elle voudrait, à mille kilomètres de là, fondre dans les bras de son amour, endurer tout à ses côtés. Elle se dessèche sur pieds, malgré le mariage et un enfantement, pour toujours.

III

Elle exige de bonnes notes, contre une orange, à Noël, sur un habit trop grand, une chemise de laine râpeuse, presque sans couleur, à ne porter que les dimanches solennels. D'un coup de tête, je dois crever le couvercle de la misère.

Je ne souviens pas de m'être assis sur ses genoux, de m'être blotti contre sa poitrine. Je n'ai guère le droit de la regarder. Quand elle se lave, debout près de la pompe, dans l'obscurité de l'escalier menant à la *chambre haute*, elle ne se met jamais nue. Elle abat tout à coup une bretelle de sa chemise, passe le gant autour de son cou, répète l'opération pour l'autre côté. Comment découvrir ses deux petites pommes de moisson ?

Elle fait abattre le chien, qui n'avait pas six mois, pour mes dix ans, parce qu'il mange trop. Seul derrière la fenêtre de la cuisine, je le revois attaché au poteau en face de la maison. Un voisin lui fracasse le crâne d'un coup de hache. J'entends les hurlements, la terreur de mon unique bête. Le sang jaillit, et ma mère tire le corps derrière le tas de fumier.

Ce meurtre, je l'ai tu trente ans.

Les petites

Que, certains soirs, après l'école, au pied d'un pont de grange, un garçon mime un assaut, des cris fusent de l'ombre. C'est un ralliement.

Des doigts entrouvrent des cavernes, d'où jaillissent parfois de purs jus sous le nez. Des culottes fument, des gamines se tendent, haletantes, avant de se couler entre les bras en tenaille.

Au ballet de la bouche-étoile, des galbes de neige à l'insolence des groseilles à téter, ou bien mâchant des poils, chacun rêve de pousser plus loin la bonde.

Aucune perversion ; de part et d'autre, la révélation seule !

Aux rôles parfois succèdent des soupirs, qui se fondent dans la nuit, juste avant qu'un adulte, avec un hurlement de busard, ne renvoie tout le monde à la maison.

Au matin, la mémoire lessivée, nul ne reparle de ces fantaisies.

C'est si suave et cruel à la fois, ces rares parfums de violettes, d'acacia, ces arômes de noix, ces mille douceurs à quatre pattes sous les étoiles.

Par cœur, elles ouvrent les cuisses comme un oiseau le bec, puis elles rejettent comme elles attirent, d'un souffle, d'une raillerie, d'un silence définitif.

La Toussaint

[ou le lendemain]

En ce jour sans couleur, sans espérance, les cloches sonnent le glas. On fête la mort, en habits du dimanche.

Pour descendre au cimetière, le curé, derrière la lourde croix que porte un enfant vêtu de blanc, psalmodie du grégorien que les vieilles, chevrotant le malheur, répètent en chœur.

À l'arrière, des impies osent bavarder de la récolte grêlée, du veau crevé, des labours en retard, des bornes déplacées. Ils se sont tant démenés dans la poussière de l'été !

Vers l'entrée, un silence courbe la foule, en domino. Pioché de frais, le sable crisse. Au faite du pin centenaire, par on ne sait qui planté là, les corbeaux croassent moins.

Chaque famille fixe sa tombe. C'est un père, un frère, une mère, une sœur. La guerre a couché l'un ; le devoir fait les martyrs ! Les autres, c'est la rivière en furie, un grand arbre à la renverse ou le harcèlement, à tout âge.

Au bout des patenôtres ou, sur des lèvres muettes, un pèlerin se détourne, un voisin risque un signe, une femme sourit ; les veuves redoublent de sanglots, presque à l'unisson.

Enfin le curé, d'un coup sec, ferme son missel. Il se signe et, sur un demi-tour militaire, il pousse devant lui la croix en broyant l'épaule de l'enfant de chœur qui part au galop.

Parmi les allées, dans l'agitation, les hommes ajustent leur béret pour s'élancer gravement, loin de la douleur. Aux filles de soutenir leur mère en pleurs !

Depuis la route, on entend se refermer les grilles dans un miaulement de rouille. Le village re-aspire son monde. Midi va fumer dans les assiettes.

C'est tout, jusqu'au prochain enterrement.

Père est mort

La lampe éclaire à peine les chaises disposées contre les murs. Drapé dans ses habits de fête noirs, le visage et les mains violacés, le nez rond en vrai mousseron d'automne, que ce père demeure immobilisé reste inconcevable.

Qui ne toucherait la barbe repoussée, la joue glacée ? La caresse interdite vrille le silence – à hurler.

Les mains vides, on se sent un arbre sec et creux, à verser. Le peu qui a été confié, qu'il couchait dans un poulailler, est mort aussi. La mémoire est un lien désormais, sans retour.

Qui fauchera le verger ? Les coqs ne casseront plus les œufs dans l'étroite maison, dont la poussière prend à la gorge ; le renard ne viendra plus.

Le fumier enlevé, les volets clos toute l'année, les noix, d'autres les ramasseront, sans un regard, dès qu'il fera gris.

Comment ne pas admettre que c'est fini, tranché ? Comment faire pour ne plus penser, quand le froid du corps gagne déjà, par-delà les murs et les hommes, la terre alentour prête à recouvrir la raie de charrue du temps ?

Le Chien fou

La démarche empêtrée d'urine, elle entre, l'emporte et le bouscule sous les sapins où le soleil n'entre jamais.

Accroupi, trouvée la source, les mains gelées, une honte idiote le pétrifie. La neige empire, il fume de l'âme.

À l'église, il bistre, il gargouille. La révolte le convulse.

Il veut toucher, comprendre, aimer tous ces sentiments, âcres comme une entrecuisse, qui fend la vie.

Il tangué d'un bord à l'autre des haies, puis des trottoirs. Il visite en aveugle des jupes qu'il imagine à peine.

Incapable d'approcher personne, il se prétend simple comme une rivière. En fait, le temps se fige dans son estomac.

Il revient sans cesse sur ses pas tel le chien fou que la peur met en cage.

Les dents serrées, parfois il gronde. Il va mourir ! Il se fiche en terre tel un totem.

La Bourrasque

Malgré la bourrasque et la nuit proche, l'enfant gagne les communaux à travers la neige déjà haute. L'obscurité l'abrite.

Entre les arbres désolés, qui craquent, menacent de l'abattre, les circonvolutions des pâtures l'empêchent de se perdre tout à fait.

Il emporte sa peine au loin, où hurler longtemps.

Combien de fois n'a-t-il pas crié que son père l'attende ?

Combien de fois n'a-t-il pas forcé sur ses jarrets, pour ne pas perdre son géant de père ?

Mais le harcèlement le tétanise. La tête lourde, comme si l'air se raréfiait, il ne perçoit plus les falaises environnantes.

Il a besoin de s'étendre, au pied d'un houx. Les boules rouges veilleront à son bonheur d'ange.

Mais la nuit, fermant tout comme un caveau, il va se traîner pour retrouver sa chambre.

L'Écart

Sous le clocher, un fier soleil dore les pierres un peu moins que ses cheveux. Où qu'elle aille, on ne voit qu'elle.

Elle porte une robe aux couleurs de foire et, à l'extrémité de ses doigts courts, on dirait des plumes à encre rouge.

Les autres l'encerclent, les bras raidis au fond des poches. Un drôle de sourire leur tord la bouche. Ils enchaînent des gaudrioles et, à certains gestes, ils se retournent.

De tout son être, il refuse ces rites, en même temps qu'il guette de son mieux ses seins pareils à deux têtes de chat sous l'étoffe. Parfois, elle le dévisage, d'un trait.

L'après-midi s'étire comme un nuage d'altitude.

Sans un mot, d'un bond, elle fuse à ses côtés, prend sa main, le tire sur ses pas. Au cri des camarades, elle se retourne. Ils se taisent. Ils ne les suivront pas.

Malgré la canicule, l'air semble plus frais que de la sève.

Tandis que des champs de moisson succèdent aux vergers et que, au gré des bans d'odeurs, des oiseaux chantent au-dessus de leurs têtes, lui ne voit rien.

Sa main serrée reste celle d'un enfant.

Celle qui l'a choisi danse presque à son côté, en susurrant : « tu sais que tu es beau ». Il ne trouve rien à répondre.

Elle se met à lui râtelier les cheveux. Elle abat bientôt ses poignets sur ses reins, jette sa langue dans son palais.

Tout chez lui se met à tourner, rouler, tanguer, verser. L'avenir se fait chair, tandis qu'ondulent les bassins.

Quel cri ! Est-ce que les oiseaux se sont tus ?

Sous le clocher, les autres attendent, goguenards.

Il n'y a plus de main, ni même un regard. C'est comme si l'été, soudain, pleurait du sang.

La délivrance

[ROULE MA MÈRE, 1978]

Comment, par quel ravage, ton œil peut-il s'enfoncer à ce point, s'affaïsser ? Les pansements le *crucifient*. Découverte, ta pupille ne voit plus que des ombres. Après ta surdité, tes lèvres s'effacent. Tu attends la délivrance ; ta perte m'emporte !

J'ose : *laisse-moi*, dents serrées. Ton dernier écueil, avant de partir, cherche l'amour pire que des truffes. C'est empêtré d'arômes, autant une injure, que je viens parfois à ta rencontre. C'est par devoir, taraudé de honte tue, incapable de te dispenser une heure de calme, un vernis de tendresse.

Tes bras grêles m'ont si peu, si rarement serré. Tes pieds ont si souvent dressé la colère. Pourtant, tu attends, sans reproche.

Les cierges paient de pauvres indulgences ! Aucune prière ne peut te sauver. Mes billevesées de mécréant contre ton chapelet ! La solitude reste à couper au couteau. Chaque jour apporte un rouleau de barbelés à serrer plus fort contre la peau.

C'est que te voilà froide, décervelée. La terre engloutit ton œil perdu. Les vers seuls célébreront ta fête ! Ah ! si je pouvais t'embrasser de tout mon crâne ! J'aurai médité naguère. Je ne me souviens mal. Tes bras ont bien dû me presser contre toi ; tes pieds, te hausser jusqu'à mes joues.

Devant les draps que tu as lavés, avec tes dernières forces, pour moi, je trouve que des mots sont creux. Pauvres paroles, neige pourrissante ! Le temps va peut-être t'insuffler dans mes veines. À deux, nous courrons plus vite. Je piétine à survivre, maman. Je trébuche à ton seuil comme au matin de ma naissance.

Le Pendu avant l'aube

Matin de soleil maigre, à déjà battre le briquet ! Derrière les vitres, le jour tisonne la conscience. La solitude pèse plus fort sur ces paupières, cette gorge sèche et ce front serré. Où sont passées les douceurs d'hier ?

Pour crever le vieux monde, une lampe à la main, les amis savent crier. La vie les brasse. Leur cœur est tanné de soleils mis en gerbes. Nul ne sait ce qu'ils trouvent chez lui. Une prouesse tranquille, un partage de la vérité, un havre peut-être où rayonner ? C'est si peu vraisemblable.

Il les fait rire quand il évoque les doigts crispés à desserrer le garrot. Il échoue à saluer l'aurore, à réussir le saut. La tête hésite entre les convulsions de l'herbe et les barricades. La bouche crispée, à quoi bon saigner dans un oreiller ? Où l'acte solaire ?

Seulement un manque – tentaculaire ! Rien ni nul n'étreint qui que ce soit. Sur l'arc brisé de vivre, l'attente est d'aigle mort ; et le piétinement, de latérite. On bavarde, charge le feu et les alcools sur la table. Si la guerre et les lois divisent les amis, rien n'oblige à donner sa vie.

La revoilà, dans le froid de la chambre, et il s'étonne d'être encore là, ayant dit bonsoir avec des arrière-pensées de pendu avant l'aube.

Le Malheur

« Et la parole décompose
Les jeux stupides du malheur. »
Jean Pérol, *Asile exil*

Un demi-orphelin se roule dans les orties. À la récréation, il surveille ses mains, ses souliers et sa blouse gris-bleu. On humilie toujours le bonheur mort-né.

À midi, comme des voisins, sans descendance, le recueillent par pitié, les yeux baissés, il s'assied, tremblant, au bout de la table. Il mange du bout des lèvres, sans un mot, et aussitôt le dessert croqué, il s'échappe, nul ne sait où.

Le soir, il rentre le premier dans la cuisine. Il approche du bois ; la brouette est lourde pour ses bras courts. Il élève dans le foyer sur du papier froissé un cône de bûchettes. Il gratte l'allumette, réduit vite le tirage.

Maman le voit à peine et ne parle jamais. Le repas, la classe ? Rien. Ou, si l'enfant risque un soupir, un regard, elle hurle : « tais-toi ! » d'une voix trompée. Elle n'est prodigue qu'en taloches.

L'enfant grandit quand même. Il enterre sa mère. Il l'enterre profond comme l'espérance, en s'arrêtant parfois, les reins brisés. Qu'une autre le prenne dans ses bras, il oublie tout.

Un garçon lui vient, comme le soleil après la pluie.

Il babille et tend à son tour les mains vers ce que lui-même n'a pas connu, le sourire ni cette assurance que le monde, ouvert tel un rasoir, réserve des douceurs.

— On vient de trouver ce jeune père à la remise, pendu.

Le Réfractaire

Elle déboule de sa démarche d'avalanche, bat des cils sur ses yeux d'absinthe, les lèvres plus fraîches que de la mousse. Elle l'entraîne derrière des carreaux gelés. La rivière gronde sous le lit. Les doigts tremblent à l'entour du chemisier. Elle dégoupille d'impatience ses grenades sous l'édredon, elle se cambre et miaule, et les paumes pressent ses reins. Oui, mais...

Le temps est passé d'épier, derrière un rideau d'arbres, quels promeneurs pourraient surgir. Pourtant, quand elle a posé sa culotte, au grand café, sur la table, pour lui, il a dit non, les mains tendues. Quel adolescent n'a connu ces sottises ? Au pire, il se plâtre le cœur. Mais lui, qui cherche le bonheur dans des mots excessifs, il porte le plaisir en écharpe, au point de ne pas voir un cœur juché sur un bureau, la beauté à tout rompre que de pleines paumes dardent vers lui. Il reste sans un mot.

Le feu tendre de ses seins, la caresse véhémence, les plus rares tendresses, rien n'ébranle l'irréductible sédentaire. Il ne la griffe pas ni ne la fuit, mais il ne donne rien qui la rende heureuse. Elle reste pour lui une minerve. Si son désir a le droit de bruire, monsieur préserve sa liberté. Elle rêve d'aurore au champagne, lui préfère l'horreur à la campagne, où il se retire pour des jours.

Pourtant les toisons d'ébène, les blondes, les rousses et tant de mèches sous la lampe ; les fines flammes, les pétulantes, les adeptes du sport en spasmes ; presque toutes marient les refus mâtinés d'encerclements comme sans y penser.

Elle le serre dans ses bras mieux qu'au fond d'un igloo. Elle tombe les fourrures, les jupes d'averse, les pantalons à carreaux et l'espoir même. Au lit, les coudes s'adoucissent et les genoux renversent le décor. Elle ferait chanter le soleil. Il lui parle de fumier de roses, d'azur, de mendiant d'éternité. Il ne peut pas lui chuchoter ce qu'elle attend, jamais.

Cette infirmité-là se soigne, mais pas sans volonté !

Le petit Vouivre

Entre deux eaux, longtemps rêvée, cherchée, pêchée du bout des lèvres, la truite en grâce au ventre de l'aimé soudain se laisse savourer. Pressée l'attente, la laitance, toujours plus loin sous les remous, s'accumule, s'exaspère. À bout d'extase, renversée, elle se donne en plénitude. De toutes les berges, la paix maintenant repose les amants.

Il dort ; il grandit. Il s'ébroue dans sa jeune vie, couleur d'éternité. Il se nourrit, à rire déjà, d'alcools plus doux qu'il ne s'en trouve sur les tables les plus riches. À ses oreilles qui se forment, le monde chante. Au cœur de ce hammam tendu de terre si légère et d'herbes folles à venir tels les abouchements de la tendresse, la naissance monte en graines.

Le voici, dans une aube à pleurer de joie. Il crie d'un coup l'abandon, sa délivrance. Sa mère, de toutes ses forces, lui insuffle l'avenir. Tous les bonheurs, elle les incante pour sa merveille. Et son père, éperdu, pantelant, de ses paumes ouvertes, le hisse au-delà de sa propre fin.

La neuve allégresse embouque et déjà remonte la rivière de la vie.

Bâtir

En mille jours, chaque nuit courte et plus compacte qu'une larme de plomb, il édifie sa maison en face de la ferme natale. Il a placé la remise au nord pour ranger le bois et barrer le froid, enterré l'atelier. L'espace-jour ouvre sur la pelouse, arasée à la main, les reins cassés ; la nuit comble les mansardes.

Il monte tout, les seaux, les murs, la dalle et les linteaux, dresse les huisseries, les cloisons, entretoise les poutres, débite, rabote et moulure les lambris du plafond, clairs comme du miel frais. Tout un été de canicule, les poignets serrés, la chemise boutonnée, un vieux béret du père engoncé sur les oreilles, tandis que des fibres sans cesse pénètrent sa peau ruisselante, il déroule et croise des épaisseurs de laine de roche interminables.

Le nid sera chaud. Mais le bonheur ne s'y trouve pas. Coque vide, la maison à peine achevée, malgré des tableaux sur les murs et des sculptures, malgré du feu dans la cheminée, quand le soleil entre à verse par les baies –, il manque l'essentiel.

En cage

Le ciel crache des oriflammes, le Rhône va s'élargissant. Le long des berges, personne ; les passagères, croisées comme des éclairs, les pieds contre le pare-brise, gardent les yeux fermés. L'amour – un jus amer d'avoir tourné – ressuscitera peut-être sous les oliviers ; un orage referait le monde. Au programme, cependant, comme pour une cure, de la beauté antique, sans doigt ni lèvre, sur laquelle tout le monde s'extasie à coups de polaroids. Si des lavandes parfois surgies des vestiges médiévaux embaument la lumière, la crécelle des cigales presse le désastre. Et près de la mer, enfin entraperçue, l'air paraît pire que de la sueur, au point qu'une taie bientôt obscurcit tout. Alors on rentre, vite, comme dans un caveau, seul, au singulier.

L'Amour dépecé

N'attends pas notre agonie. Fais un signe, appelle-moi. La terre crève à mes genoux, tandis qu'entre mes cils, au fond de mon désarroi, tu restes l'unique tant aimée, la seule absence qui me broie. Quand tu voudras rouvrir les bras, j'y verserai telle une rose aux derniers froids. Nous glisserons encore sur la neige, nous cueillerons parmi des haies des prunelles gelées qui plus loin que mes doigts et tes lèvres brûleront dans ton palais. Reviens arracher le désespoir, tellement de toiles d'araignées m'aveuglent. Et ne crains rien pour tes rides ni pour le givre dans tes cheveux. Je te réchaufferai. Ne sens-tu pas ma main qui te cherche ? Tout mon être brasille ainsi qu'une forêt où marcher à grands pas. Aussitôt retrouvés, dépassé le travail, nous fréquenterons des salles de concert, nous accrocherons chez nous des toiles qui célèbrent l'homme nu sous le cosmos. L'avenir en ascension dansera pour nous qui deviendrons plus doux qu'un nez de chat à la toilette. Notre existence courra l'amble, et partout à rire, les pieds nus dans l'herbe, épaulement contre épaulement, au secret de la maison, nous ne ferons plus qu'un seul corps. — À quoi bon croire au bonheur contre ta volonté ? L'amour dépecé, ce deuil-là ne connaît pas de fin.

Retrouvailles

Dans la librairie, ce jour-là, un pied sur l'autre, il ne peut se décider, quand soudain elle pénètre en tremblant le livre entre ses doigts. La stupeur les emporte.

La colline gravie, dans la fatigue et le froid, elle s'assied sur une roche nue, grise et bleue comme le jour. L'herbe rase de novembre hiberne à leurs pieds. Elle respire plus fort. Depuis des années ils n'ont ri de la sorte ; en même temps, leurs pauvres mots les déchirent. Elle reprend sa main ; il serre les siennes à les briser. Lui aussi hume son odeur, étreint ses épaules, parcourt son dos comme un Sahara de poche, enserme ses petites fesses et il caresse ses seins sans cesse sous la laine moins douce que sa peau. Couverts d'enfants, ils ne peuvent pas vivre ensemble.

La visite

Au cimetière, peu de fleurs ; des pots, du sable renversés. La désolation s'insinue, le gris mange la rose.

Médecin sans frontières, une première vacation l'a clouée sur un fauteuil roulant. Qui l'a prise entre ses bras ?

Le souffle égaré, les mains défaites, le corps dans la fosse, comment contenir la foudre ? Plus rauque, le silence !

Appeler ? Dans la bouche, aucun son. À fond de terre, déjà sépia, le défunt trépasse une seconde fois.

L'absence infiltre par chaque pore. Bien que claquemuré, le vivant se prend à vagir, à tout recommencer.

Il marque à neuf un territoire, où transmettre l'héritage. Les bras tendus, il marche sur le fil du temps.

Mais les souvenirs passent comme les hommes. Qu'est-ce qui surpasse la peine des vivants ?

La bouche mangée par la douleur, sa mère la rejoint, au pas de l'absence éternelle, un broc au bout du bras.

Ô deuil des morts et de l'amour même, la mémoire creuse la terre. Les mains s'allongent de sollicitude, pour ne pas revenir.

Le Poète

La quarantaine c'est, plus que son âge, son état. Une grandeur tempérée, un peu trop. À l'entour de l'œil gris et or, les paupières manquent de cils ; les sourcils tiennent du porc-épic jusqu'à travers la couleur paille par endroits. Un nez large et long comme un chenal à la renverse creuse les joues qu'un levain semble travailler. Et les mains pataudes, les doigts gourds, le ventre en mentonnière, en relâche ; la séduction dans les chaussettes. Pourtant une femme se sent parfois comprise, protégée par cet homme étrange ; car c'est un immobile, un peu fou comme tous les possédés – de quoi ? Pareil à tous, il est unique. La contradiction est son cancer. Tandis qu'il cherche aveuglément et sans force le bonheur, quelqu'un surgit-il, le cœur en croc, il se rétracte. Il attend toujours plus, sans savoir quoi. Nulle part, il n'est présent tout entier, ni disponible. Comme le temps, il coule. Hébété, il fixe les années. Presque rien de ce qu'il a vécu ne l'élève au-dessus de lui-même. Sa mémoire est une fosse. Et ce qu'il lui resterait à découvrir, peut-être une nébuleuse, il ne l'atteindra jamais ; il est lui-même une chimère, malgré des humeurs et un désir tel que, si la solitude le pousse dans le dos, la mort bientôt l'agite. Il se dilue, devient rien. Adieu, poète !

Le Change

Il se relit ; le dégoût l'accable. L'insignifiance, la prétention sautent de conserve, tel un chien débile, trop court. Aucune grâce, ni l'alliance d'une image argumentée, ni, sur la table des concepts, une sensation qui picore juste, ne le retient plus.

Où sont les fils de lumière, pour lesquels il chérit moins la douleur, maintenant ? La sagesse c'est *le* poéticide ! La passion seule fait cracher de l'encre. À œuvre neuve, esprit nu ! Mais si l'esprit manque ?...

Vers la beauté, qui le fascine, il fait un pas, deux ; il recule. Il ne jouit que de l'impuissance à vivre la réalité. Le partage le fait fuir. Frigorifié, jamais transplanté, il ne trouve que des dos, des talons ; la moindre taupinière le jetterait par terre.

Il piaffe, il hurle ; mais il reprend l'élégie. L'émotion emplît sa bouche, pire que de la terre ; où trouver la langue pour l'expulser ? Il brille peu, hors de l'éclat des autres. Pour que le soleil rayonne, il faut que la vie déborde.

Tout aux sirènes de l'aventure, une déroute le dévore. Il se prête à des illusions. Du bonheur, il dresse une caricature. L'air lui manque, tout lui manque. Le cœur imberbe, les frustrations à vif, la moindre égratignure le ravage. Ravir veut davantage.

Ses rares fous rires tournent au tragique. Cabotin, séducteur aveugle et sourd, défroqué resté confit en introspection, sans sucer les graisses de l'intérieur, ses mots ne valent pas un pissenlit séché.

Dans l'habitat toujours précaire de l'impossible, il refuse pourtant la défaite. Sans révélation à tenir, contre toute attente, sa relecture lui ouvre les yeux et le transporte de l'insuffisance qui le mine vers ce qu'il doit atteindre.

Ces ombres qui nous emportent

« Être clair ? Nous sommes si peu capables
d'effort pour comprendre les autres ! »
Jules Renard, Journal, 11 juillet 1892

Manière noire

Il vit loin de lui-même. Quoique dans la force de l'âge, il balance comme une lampe : pendu à l'univers ! Parfois ses pieds patinent, petits crocodiles mal tannés. Quand il remonte la colonne de ses vertiges, il éclate de rire, jaune, car si des femmes processionnent à sa table, le vin ne désemplit guère, la caresse lasse. Veut-il soudain se rassembler, il ne se trouve pas. Éclaboussé de chagrin, il regarde le fil dénudé de l'avenir. Au présent, presque toujours, il bistre, il refoule. C'est en vain que l'oubli baigne le désastre.

Ou bien l'accable l'hiver trop ordinaire, quoique le gel ait roussi les lauriers ; l'été, sans canicule, aucun baigneur, pas un sein nu. Hiroshima réduit à une peur très convenable, le monde ronronne de faux-semblants orchestrés, de sorte que, vivant de peu dans un pays repu, il se sent dépecé. Il a le mal de terre – avec quelle emphase ! Il y a pourtant de quoi rire à exiger la résolution de la famine, l'application de la charte des droits de la femme. Car enfin que cherche-t-il, si généreusement, sinon l'amour, mais comme un marin soûl son bateau.

Il observe, depuis des années, l'œil mi-clos, qui marcherait à sa rencontre, élancée tel un if, touchant aux astres, titubante de confiance, aussitôt nue... Sa bouche se plisse au repassage et à la continence de la fidélité. Un fou, pas même ; un feu follet ; pire encore : excédé de vivre mal, sans voir que chacun est une étoile et brille à l'intérieur. Qu'il rétracte ses griffes, que sa mâchoire adoucisse le désir, qu'il songe moins à prendre qu'à se perdre enfin. Mais est-ce un homme, sans magot ? Tant pis pour lui.

Un Rêve

Parfois la pluie qui ferme les maisons aiguise le tic-tac de la mort. Un doigt prend le poux, mais on rêve à des seins qu'on enlève à pleins bras, les cheveux dans les yeux, et on chantonne par-dessus le froid, la neige rend si belles nos régions, pour peu que deux mains aimées tisonnent la douceur. L'épaule blottie sous les côtes tremble déjà.

Les aréoles se pressent, des veinules s'entre-chérissent ; prêt à tous les renversements pour jaillir plus haut, le corps tranquille, la tête au clair, l'attente étale, sûre du partage, le désir grandit tel un enfant qui marche au secret des lauriers.

Entrée en grâce, elle sourit de tout le corps. Déjà les doigts caressent l'air, dans la chambre ; l'un effleure les papilles, plus doux qu'un oiseau sur sa branche. Dans le même instant, une houle creuse le ventre, à l'unisson, tandis que s'embrasent, tels des rayons de soleil, le bonheur, la plénitude, la paix.

Cependant qu'entre les paupières la vie ravaude ses volutes, le rêve consume une fuite à pas légers, l'air frais sur les joues, l'avenir dépiauté comme une poire par une pie, tandis que se perd, au creux de la paume, une odeur de blé en lait.

Ève quaternaire

Tes seins brûlent, haut perchés. Aérienne, tu fends les rires en tempête. Sur tes pas, je finis les nuits sur un lit de fer. Mais même un charlatan ne traiterait pas des maux de reins qui ne m'empêchent pas, l'aube à peine apparue, quand des croissants sautillent entre des mains ivres, de sonner à ta porte. Derrière ton judas, tu me fait trépigner. Je souffle ton peignoir telle une buée. Sous tes lèvres qui balbutient le désir, dans le jeu des paumes en herbe, nous trébuchons. Des noyés en remonteraient le courant, pour sauter les écluses !

Quand tu lâches tes souliers pour enchaîner mes chevilles ou faire une fourche de mes cuisses, je ne suis plus que soufre. Quand nous grimpons vers les collines, le souffle au clair et sans fatigue, qu'au sommet tes seins pointent sous mes côtes, tandis que des trèfles montent en graines sous la lune, l'averse n'attend pas ; tu ruisselles. Et nous roulons, vaille que vaille, dans l'herbe haute, rêche et piquetée de violettes. Les jambes au ciel, le frisson à profusion, tes pupilles dilatées, l'horizon se clôt entre nos bras.

Ton apparition, ce soir ! Si par impensable hasard, tu viens à lire ce poème, jette-le, appelle-moi ; que je t'embrasse encore, même aux portes de la mort ! J'ai écrit ces billevesées. Pardon, mais les seins en galoche et le repos de vivre ont raison de l'injonction. J'ai oublié jusqu'à ton vrai nom. J'ignore tout de ton parcours. Il est trop tard. Telle est la vérité, quand le sol tremble sous les pieds.

La Détermination

Vingt ans, il a travaillé la terre, arraché des pierres, scié des poutres, sué du sang parfois d'avoir chargé et déchargé tant de récoltes, pour rien. Que n'a-t-il persévéré ? Crotté, vaincu par la fatigue, il aurait gagné en considération. Mais les dos fendus, les bras en raccourcis nocturnes, en pleine rue, dans les bars, aux dîners, quand le cœur roule, que les cuisses s'entrelacent, se déchirent d'impatience ; mais les matins qui désarticulent les amants ! Même les refus, leur coup de gong fait vibrer la vie. Tel chemisier d'écorce et d'eau fleurie parti dans d'autres bras – qu'il aille ! C'est en lierre qu'il faut couvrir la vie entière.

Partout, avec ou sans arbre, un pas éveille la volupté. Dos tourné à la misère, peut-on jouer franc-vivre ? Il a peu débordé sa peau. Sèche, la joie ; l'infini, le moindre bonheur moins saisissables que l'air. Il se grise d'écrire, en même temps que l'écœure la formule griffonnée par défaut. Les mots sont du souffle ; la vie veut des actes. S'il refuse les perfusions de l'enfance, la plupart des hochets, ses lèvres tremblent d'une certitude qui n'a pas de nom mais l'emporte. Il cingle vers l'avenir, sommet ou caveau, comme on voudra. Le regret lui est à ce jour inconnu.

Pelouse

Si peu que je croise tes bas noirs, sous ta veste serrée, tes lèvres de jeune vigne me cisailent la gorge. Tu brûlais. Je caressais tes petites peluches d'or fin, un royaume dans chaque paume. Je troussais la vie, dans la joie sans relâche. Chargée de rires, je défaisais ta meule, botte à botte. Je soulevais ta fourche sous le nez, sous les lambris, insouciant des toiles d'araignée qui balançaient un goût de cendre sur nos lèvres. D'autres fois, sur la neige avivée de soleil, ton corps plus agile qu'un cerceau grimpait les ponts de granges.

La tasse vide, tu comptes la monnaie. Tu t'ouvres à la rue. Une bouffée de luxe émerveille ta jeune liberté. Belle entre les amours recomposées, les bouches, les ongles retenus, plus vive qu'une truite dénichée sous une pierre, adieu donc. Je reste les mains vides, à frapper ce poème, pire qu'un billot, quand l'aube déploie ses cernes et fume de tendresse.

L'attente

Elle est l'échappée d'un tableau de Rubens, tant l'ivoire et le sang cernent sa gorge sèche de plaisir. Ses yeux brillent par-dessus son collier violemment agité. C'est moins sa bouche qui parle, que les commissures de son ventre. Chaque pétale tendu vers le ciel, elle fait des cercles à grands pas.

Elle promet sa venue. Le rire déployé, les souliers jetés, les bras à tâtons, elle va humer la plus fine odeur, pour s'allier les chats et l'inconnu. Le menton sur l'épaule, les doigts comme du blé sous la brise, les lèvres entremêlées, la joie trempée, le mystère va s'illuminer... Elle a promis.

Rien du tout ! Pas la moindre explication ! Si la rose s'aigrit, le désir rogné, mords-toi la langue ! Et qu'une autre plante ses banderilles ! Toujours un manque, un fumier d'incertitudes, salissent la nudité même, que la sagesse échoue à dilater, quand il faudrait se multiplier comme l'herbe d'un vert vif que rien n'arrête de monter en graines.

Les Mains pressées

Avec son bassin visionnaire, elle pose pour des magazines. Comme elle lisse en toute occasion son duvet d'oiseau, il entrouvre, à doigts très lestes, dans le soleil levant, sa parure de soie. Des enfants dansent parfois sous la fenêtre. Elle rit vite. Il happe ses seins, court ses veines, tremble contre elle odorante et tentaculaire, il l'emporte plus loin que sur une vague.

Elle prodigue des caresses d'une innocence si savante que la moindre exaspération se pare de douceur. Tellement elle donne, prendre n'est plus un crime. Le moindre désir décuple l'instant, déborde l'horizon La tendresse s'approfondit. L'avide retenue, les cuisses par-dessus tête, écarte l'angoisse. Plus de honte, ni de frein ; au contraire, la mort même, pffff...

Leurs enfances offertes en bouquet, ils babillent sans fin, ils se pressent sans hâte. Si elle surgit d'un pays de neige, telle un chaperon rouge au crépuscule, sous les sapins, pour embrasser son unique tendresse – ce manque, elle le comble enfin. Et les mains toujours plus broyées, ils se jurent de vivre ensemble !

Les Cendres

Des oiseaux trillent à tue-tête dans le grand hêtre du jardin. Par la fenêtre ouverte sur l'été, le soleil entre à verse dans la chambre. L'enfance à tes genoux s'est prise à folâtrer, quand, d'un rire qui te porte loin devant toi, la petite culotte jetée, toute nue, tes seins, leurs pointes hérissées, tu m'ouvres tel un livre.

Gerbe debout, lourde des cent épis de ton désir, tu ondules telle une fougère ; le dos d'une de tes mains fait des cercles sur mon torse. Défense ouverte, avide, rouge, ta bouche court partout, tes cuisses meulent les miennes, nos ventres se trouvent comme des paupières et des éclairs nous grandissent. Dressé sur toi telle une croix, dans un grand calme oppressant, je démesure le plaisir, je gravis les degrés de l'existence. Tout me hisse, de cascade en bonheur, vers je ne sais quoi.

Quand tu te défais de nous, c'est pour revenir plus alerte, ta tête têtue plus tendre encore. À te dire adieu, je sens une lave froide. Mais je gagne, à te perdre, une existence d'arbre. Je n'ai plus peur des cendres.

Vers la plénitude

Elle fait valoir l'ovale du temps quand les doigts se trouvent, sa bouche agile de mangue fraîche, combien son petit nez peut gambader. Il double son plaisir aux pointes lentes à durcir, qu'elle promène partout sur la peau comme les fers d'un doux traîneau. Il aime que, solitaire, puisqu'elle le veut, ou tête-bêche, elle le fasse vibrer plus fort. Il idolâtre, au fil des mois, ses hémisphères d'astre miniature où boire et rejaillir quelquefois, et surtout les pétrir et puis les entrouvrir d'un doigt, de deux, de trois, la main tout entière à la fin endiablée jusqu'à ce que, la nuque à la renverse, balançant toutes ses boucles, elle n'en puisse plus de gémir, de hennir, de réclamer ce qu'il lui donne soudain, fougueux, démesuré, et qui rentre comme une aiguille dans un vêtement. Les bourses carillonnent sans bruit près des lèvres de miel, affamées ; et pendant qu'il cisèle encore une framboise, dans un ralenti de râle, la prison se change en or qui se presse millimètre par millimètre, au point que tel un arbre il s'abat sur elle qui tire, les fesses en lasso, l'ultime quintessence de ce pourquoi il vit sur la terre.

L'autre

Il l'attend depuis plus d'une heure. Quand, enfin ! la porte baille, il la saisit d'un trait, contre lui. « Tu vois combien j'ai couru, mon chéri ». Et elle le cloue, caresse sur caresse – l'oubli grand ouvert sur le bord de la table. Les mains s'emballent sur ses reins et les chevilles ensorcellent sa nuque. Soudain elle crie : « Je n'adore que toi, je veux vivre avec toi. Tous ces mecs, je m'en fous ». Éclate la certitude qu'il achève l'excitation d'un autre.

L'aveu lui est inconnu.

La Cloison

Le soleil monte les vignes qui se donnent à traire. Les chemins tournent sans peine. Sous les paupières fruitées d'ocre, la bouche n'est qu'un rire et les doigts courent partout, plus clairs que la lumière.

Quand ils s'approchent de l'étang, des courlis s'étonnent sur les berges, des libellules aux ailes bleu nuit voltigent alentour. L'air entier semble du citron frais.

Bien qu'au mitan de vivre, l'innocence embrase leur avenir comme au premier jour. Les mots roulent sur leurs lèvres comme des cerises, leurs échanges ne connaissent pas de fin.

L'éternité ouvre les bras, tous les amants le croient. Survient la grêle, il faut vivre des blessures. Un membre arraché attise le désastre. On campe dans deux ornières parallèles. La grisaille égare le ciel.

La paix minée, maigres sont les récoltes. Pourtant l'accord reste vivace, quoique hérissé de fausses notes. Des signaux parfois sonnent le tocsin. Comme l'eau suinte à travers la roche, ils se portent à la source, sans la voir.

L'heure attend la liberté et la mort. Comment cet ordre pourrait-il être garanti ? Elle se ronge, il patiente ; veut-il la voir, elle se cache. Tous deux perdent leur sang, de part et d'autre d'une cloison qu'ils ne peuvent pas abattre.

Pointe sèche

Attaché à ravir quiconque lui paraît aimable, désirable, il sursaute parfois sans raison – une bête au bond immobilisée. Il ne se couche pas, mais, les paupières abaissées, il se rétracte dans les talons. Incapable de cacher l'écœurement, il répudie toute caresse ; sans un mot, il vomit de la honte.

L'introspection, conduite en prière, a déchiqueté l'iceberg. Incapable de s'ouvrir à la façon d'un fruit, d'une fleur, il ne se sent d'affinité qu'avec la bûche sous la hache. Il ne regarde que la trappe où disparaît tout dans la nature ; pour lui, du berceau jusqu'au tombeau, la vie n'est qu'une éclipse de la mort.

Pourtant il a lutté, pied à pied, regardé plus loin, contemplé même un hérisson comme une réplique de marcassin sous les lauriers, une bergeronnette sautillant parmi les prunes et puis soudain emportant la becquée, de trois coups d'aile. Nulle fierté, mais tant de grâce. Que l'homme soit le pire prédateur n'exige pas qu'il se suicide.

Il a mis des années à s'accepter enfin jusque dans son plaisir. La naissance recommence : un bourgeon d'azalée, une soie de laurier, un duvet de petite orge verte ; et dedans, dedans, c'est tout l'envers de Dante, une étreinte de fontaine avec son jet d'eau quand, dans le même instant, jaillit, des cheveux aux talons soudés, l'ultime ruade de feux blancs, un arc-en-ciel à partager par tous les pores de l'âme réunie.

La solitude, retrouvée, n'est plus l'état de qui n'existe pour personne. S'il fait gris dans l'ère du crétin supérieur, un arbre par la fenêtre n'a plus une tête de vieille qui dans sa promenade se parle toute seule. Sisyphe veut-il dormir, son rocher ne lui interdit plus de le faire. L'amour grandit telle une forêt, puis est dévasté. Le bonheur se donne à verse. Sous l'homme fait perce l'enfant toujours perdu, mais le plus souvent maintenant il jouit au présent.

La Flûte
(andante)

Les reins fondus, sous la canicule, mais le cœur au clair, elle ruisselle entre les tympanes, tandis qu'il s'élance en aveugle, avide, décapuchonné. Les seins en rase-mottes, soudain elle agenouille ses doigts très fins. Les lèvres s'amoncellent, les joues se gonflent. Les dieux se lèvent. Elle entame l'air du déluge, de la mort gagnée.

La Table

Auprès du feu de cheminée, le corps aussi patiné que le plateau de chêne à pleines mains saisi, dans la musique elle se plante, ouverte jusqu'à terre, la tête sous les poutres, pendant que les seins déjà se calent sous les paumes caressantes de l'aimé.

Comme une flamme, entre les lèvres la langue dodeline, se dresse, s'assoupit, pète, éclate en mille baisers. Un doigt cependant, puis deux, puis trois, plus fort, en chaude gloire – le pouce agile sculpte un cri. Elle, à hue, à dia, les cuisses plus tendues que des dormants à l'œuvre, se coule et roule en boule, descend, remonte, fend et refend le ciel. Elle exige maintenant que l'ascenseur du plaisir l'habite tout entière.

Et l'œil aveugle qui faisait le beau, à frisotter, bute, culbute et se coule à demi entre les touffes qui s'entremêlent, tels des rosiers pleurant la sève, et l'on s'accroupit au passage, on se redresse et l'on dirait des applaudissements, quand soudain il dévale...

Comme il ne cesse de grandir, bien qu'englouti, l'aimée bat la mesure de ses boucles. Sous les ahans, une forêt brûle dans les veines, les caresses s'exaspèrent, les amants arcbutent plus fort leurs racines. Et les corps emportés des talons aux sourcils traversent la béatitude, tandis qu'expire la musique de l'étreinte et, dans la cheminée, la braise lentement cède au sommeil qui sourit.

La Prière

La tête dans l'oreiller, les cheveux déroulés, on croirait qu'elle prie. La peau sous la lueur de la lampe est plus belle que du chêne ciré. Elle attend, cordes tendues, l'archet qui va l'éblouir.

Elle a ramené, en les écartant, ses genoux près de ses seins que deux paumes viennent couvrir, lentes, pénétrantes comme un lierre de vingt ans. Elle respire plus fort, elle brûle ; il l'embouque.

Tout entière habitée... Un nerf de sang et d'enthousiasme roule un orage à l'entour des cuisses, secoue le ventre comme une gerbe. Sous le manche dru, les prunes tremblent; sous les ongles, elles crissent comme de la soie.

En même temps qu'elle saisit, la tête en étoile, toutes les volutes de la symphonie, elle plonge plus loin, elle talonne, elle exulte. Pupilles dilatées, elle adore son seigneur – il la dirige : elle l'inspire.

Quand sourd la paix, le partage la transfigure. Alors, comme une barque oscille entre les berges d'une rivière, tandis qu'il babille encore ses tendresses les plus rares, l'index en pagaie, elle le foudroie jusqu'à la garde.

Le Lit bien tempéré

Devant l'impatience des lèvres aveugles, les mappemondes jumelles, dont s'éclairaient les petits, ruissellent d'amour et de parfums mêlés, avec leurs fiers bouts de mûres de plein août.

S'il craint parfois de la griffer, tellement onctueuse – un doigt effleurant une jatte de lait –, il aime le ventre qui roule en boule et les côtes racées, quand les cuisses frémissent jusqu'aux chevilles.

Il remonte à perdre haleine jusqu'aux petites fesses qu'il triture, avant que ne s'ameute le plaisir qui suinte ses senteurs de salines diffuses.

Depuis qu'elle a joui d'un long cri sourd de soleils trempés, il adore qu'elle l'enfourche tête-bêche, les mains dressées sur le manche volubile et la bouche à fondre un pavé de chocolat noir sous la langue.

Il scrute, au-delà du toupet à l'entour de la fente mystérieusement claire, comment ces lèvres-là livrent leurs secrets, dans un dégradé de roses sans épines, du fuchsia au glaïeul en gloire.

L'épine, elles l'attendront, tels les oisillons à la becquée, tant il ravine ces replis aussi riches que les plus beaux paysages tourmentés de réceptacles infinis. Le cou tendu mais l'âme enchantée, il savoure tout longtemps.

Et quand il reprend le visage aimé entre ses cils, ses yeux qu'elle a d'un vert d'eau brillent plus fort que tout un été de passions, tandis que la nuit, qui sourd de terre, les pousse dans le bonheur, jusqu'à ce que la merveille de vivre achève l'univers...

L'Air de la vie

Adorable au présent, dans la chambre, levée, elle prend tout comme des fruits ; et si les lèvres cherchent l'air qui la fait vivre, c'est un air de tête, d'amoureuse, où le plaisir fait l'âme entière.

Comme une source, même à l'ombre, elle étincelle. Le lit, les meubles ne sont là que pour enchérir sa beauté. Le silence de la cire couvre à demi sa peau, qu'un rai de soleil éveille telle une langue à travers les dentelles.

Les seins donnés soudain, sans trébucher, comme elle verse ! C'est une gerbe, la ceinture déliée – les bras sur ses reins vite croisés, elle tiendra, l'espace, non d'un baiser, mais de l'amour même.

Car le sens de la vie monte de tous les siens, tel le rire d'un noyau gorgé de lumière, ivre de guêpes, d'abeilles dans les ramures de l'été, fleurant encore la cerise d'un alcool qui n'a pas d'âge.

Celui qui l'aime, qu'elle attend seconde par seconde, est comme elle écarquillé, chaque pore de la peau tendu en tentacule, tandis qu'ils vibrent déjà sous la caresse, ensemble à ne plus faire qu'un halètement.

L'heure est étale et se dissout, sans qu'ils la voient. Ce qu'ils voient d'entre leurs paupières qu'ils dévorent quelquefois, passés les formes et les gestes, le cérémonial sans cérémonie, n'a pas de nom.

C'est une création pure, un pur amour où de l'oubli naît l'avenir toujours plus beau, la passion des retrouvailles, dans la chambre, où vous voudrez, vaste comme la mer, autant qu'elle en travail, à porter le bonheur.

La Femme aimée

Où qu'elle aille, la précède une ancolie de belle humeur. Parfois silencieuse, elle irradie la transparence des eaux vives. Elle ressemble au feu du vent qui tremble dans les feuilles et tous ses mots sont à l'égal de ses gestes les plus tendres.

Elle a le goût d'ouvrir les bras pour susciter la plénitude. Si son sourire – arc au repos, de rose sur la neige – paraît assassiné d'absence quelquefois, un baiser la fait vibrer. Au chevet, rien ne surpasse le silence ameuté de ses seins.

Elle danse dans sa tête et, emportée, mieux que la mer, elle enveloppe l'homme dont elle fait un dieu, se renverse d'elle-même à la recherche de la sève qui partout se presse à travers les arbres qu'on étreint à la première canicule.

Ses lèvres et ses doigts recèlent tant de tours qu'une vie entière ne suffirait pas à les recenser tous. Aucun secret, sinon de lumière. Le plaisir au large la rend innombrable, sa mémoire est devant elle une jeune fille qu'elle invente.

Rarement elle suit une vague plutôt qu'une autre, solitaire ; habitée mais libre, ouverte, solidaire, elle écoute au contraire les délices les plus pures, le halètement de la future parousie au quotidien qu'elle veut atteindre *ensemble*.

Alors elle sourit jusqu'à la rafle, elle s'éclaire de l'intérieur. Il n'y a plus de cauchemars, de sang ni de glace sur le monde mais le frémissement d'écume de la paix, l'embrasement doux dans l'âme d'un crépuscule qui n'aurait pas de fin.

L'Enterrement à Ornans

Vous rassembleriez-vous – ne vous plairait-il pas de vous dévisager, sous les voilettes ou tel sombrero rouge et noir, la jupe fendue, le chemisier volubile –, à l'heure de l'ultime volte-face ?

Viendrez-vous, chenuës ou violentes encore ; là, qui pleurerait comme au théâtre, qui regretterait quoi ? Quels parfums retenus, quels souvenirs de passion, quels dépassements dans la tenaille de l'absolu subsisteraient à trembler, à brasiller ?

Mais plus d'élans ni de caresses, de secousses ni de cri, de blottissements ni d'élargissements ; plus rien de nos cavernes de soleil, quand s'ébrouait la solitude.

Le miel de vos peaux, leur douceur d'aubier conquérant, les cuisses ouvertes comme des frondes, les mollets remontés tel le saumon vers les sources, les seins dissemblables –, plus rien.

Plus de bouches multicolores ni de duvets sur la nuque ; plus de tendre rapace attentif à la joie, à mourir de plaisir, quand, souveraines, par vos ongles soudain plantés dans les côtes, vous décidiez l'extase.

Les lèvres glacées ne rouleront plus de trahisons ni tant d'attentes tues ; les yeux, paupières chavirées, sans personne. La mémoire – oubli ou haine – importe peu. Pourtant ne pourrait-il, là, sous un peu de soleil sur la neige, s'agrandir une ombre portée ?

Mais trop délaissées, lassées, vous serez ailleurs, dans la vie toujours nouvelle, votre seule passion –, et vous aurez raison.

À la lisière de la paix

«Je vais comme un dormeur qui croit s'éveiller dans le vrai
Pays de songe où rien, ni son ombre, ne le suivrait.»
Jacques Réda, *L'Incorrigible*

Aube noire

La mémoire, ce nerf sciatique de la vie, quand on la regarde fixement, apparaît un bouillon froid.

L'aube est loin de toutes caresses. Les femmes passées dorment au fond d'un puits, dont on ignore tout.

Pourtant la coccinelle, qu'on a crue morte, qui habitait dans le rideau de la chambre mal aérée, remue. Pour elle on ouvre la fenêtre. L'air tremble.

Mais la poignée reste dans la main, tant on descend, pris de vertige. La vie est lisse et des barreaux manquent à l'échelle. Les reins cassés – la pensée gélatineuse...

La terre appartient à tous, mais nul n'y cherche qu'un trouble aveugle où ceux qui le suscitent, même s'ils le traversent, courent sans cesse ailleurs.

Alors, les mains vides, dans l'aube noire, sans appel, on secoue ses bajoues, ses dents tels des coquillages, on ressaisit le peu que l'on sait. L'atterrement empire.

Dieu bouté hors de la cage, classé déjà le décorum, dans Saint-Pierre de Rome un vieux garçon que la mort aspire, le sol net, l'air récuré, les miasmes demeurent, quand ils ne reviennent pas à la charge plus nombreux.

Brûlent des effigies, le problème de l'homme reste entier.

Le Pont

Tandis qu'à travers la tendresse palissée, quelques silences armés comme des dalles, il court, sans plus y croire, la démesure de « tout-vivre », elle s'élève comme un trille dans les arbres du verger. Les seins ruissellent de lumière dans l'aplomb de l'espérance. L'amour a toujours raison. Il la caresse ; ils sont vivants.

Pourtant la famine engraisse plus que la terre s'écartèle. Nombre d'idées cherchent la mort tel le missile sa cible. Les enfants, quel monde leur laisse-t-on ? Les mots sont des armes non pas blanches mais exsangues. À quoi sert-il d'écrire et de voter, quand presque rien ne s'améliore.

Le regard rétracté, les nombrils sont aveugles. La parole agite les affaires ; pour le reste, on digère ; à peine si on lève les bras, les coudes sur le bord de la piscine. Le bonheur exigerait de claquer la porte sur les talons, mais c'est insensé ! Cessez donc de nous parler d'un pont qui menace ruine !

Le Monde

On croit toujours recommencer, mais la vie reste pareille à l'horizon. Même le goût pour la saison, selon les heures, varie. Qu'un glacié de neige immobilise un merle entre les branches d'un noyer, son territoire dévasté, on bouge un peu, on s'écrase un pied ; sans un cri, on se rassied.

Pourtant, l'esprit a réglé bas sa mèche. La modestie, qui est la qualité d'un homme sûr de soi, les yeux grand ouverts, les cils glacés ou l'iris brûlé, permet au mieux de transformer, à voix basse, les langes en bandelettes. Nulle histoire, aucun trésor ; le souffle reflue, toute la vie.

À la trappe, les erreurs, les trompettes de l'absolu, les aveuglements déchirés. L'âme a poussé comme un ongle et casse, pour qui ne s'aime qu'à demi et, quand il plonge en soi-même, en croyant s'épouiller, il trouve une sorte d'acide à la place du sang.

Alors le plaisir, chanté partout comme l'infini, recule ; il a brûlé, la cendre en témoigne ; mais la bouche le recrache. L'accueil lucide sur un seuil limpide, les doigts tendus telle une queue de pie, le calme pareil à une longue allée de roses – rien n'empêche que l'être ne forme pas un bloc.

À tout instant il se désagrège et se reforme un peu plus loin. L'homme est-il rien d'autre qu'un nuage sur la terre ? Et pourtant il connaît ce goût de résine dans l'arrière-gorge, comme en dégagent les grands crus.

Il étreint l'extase, un bout de monde et même, dans l'aquarium des siècles, il nage avec sa mémoire, son délire et sa raison, au-delà de ce que nul peut-être ne réalise jamais. Qui d'autre en effet a jamais conçu que l'aporie s'est incarnée ? Presque seul le bonheur reste un trou noir.

C'est commencer qu'il faudrait réussir – mais quoi ? Le moi dessillé, le pari le plus humble, une quête conduite parfois à la vitesse de l'éclair, rien ne tient qui ne soit un leurre. Nous ne sommes qu'illusion.

Tenir

La société prône l'émulation, à coups de victoires et de défaites, jusqu'au dernier souffle. La paix que la femme appelle de ses vœux, le giron qu'elle reconstruit sans cesse entre sa bouche et ses bras forment un rêve que l'homme détruit. Cet affrontement, qui n'avoue pas son nom, court à travers les siècles. L'espèce multiplie les découvertes, échoue à réussir le bonheur, les désirs de chacun.

Car le propre d'un désir, c'est d'exiger des autres toujours davantage. Les désirs ainsi se croisent comme des épées. Chacun, confronté aux refus, à des impossibilités, doute du bien fondé de ses goûts et se découvre déchiré. Entre une attente tentaculaire, qui ne peut être satisfaite sans illusion, et une renonciation face à des gênes pour les autres, l'homme bétonne inéluctablement sa retraite.

L'intelligence consiste donc à mordre, à hurler, à pleurer puis à se trancher, sinon la gorge, la langue. Drôle de fierté! Car ceux qui réussissent leur vie – il s'en trouve –, c'est au prix d'un équilibre entre les assauts et l'enterrement, entre le giron et les déflagrations. Ce sujet insondable, tissé à notre peau, s'il aiguillonne de l'intérieur, c'est que seul importe ce qui vaut d'être vécu.

L'histoire d'une vie, cependant, se ramène aux efforts que chacun poursuit en aveugle, contre les carences de son éducation, puis les erreurs de parcours, pour trouver le chemin sans balises du bonheur. Et tandis qu'on se cherche au gré des intempéries, trop heureux de ne pas mourir idiot au hasard des faux pas, vivre reste un art de funambule dont la clé tient en un mot. À chacun d'inventer son balancier, son pas de deux.

Demi-tour

C'est beau le soufre et le violet ventre à ventre comme des escargots sous la voûte du ciel, mais le vent, qui se met à ruer, soulève le béret comme l'étrave d'un voilier, il faut que la main batte la mesure sous l'onglée.

Des feuilles vertes pleuvent ; la forêt entière, où des oiseaux cassent des cris, fait le gros dos ; déjà les genoux percent le pantalon, une pluie d'aiguilles de glace fouette les lèvres ; les chats seuls, qui ont faim, restent dans l'herbe...

Le bâton jeté dans l'encoignure du porche, les bancs de couleurs ont cessé de s'aimer, et ce n'est pas la paix. La terre et le ciel, désaccordés – mais pourquoi ce reproche ? Ils vivent autre chose, à secouer les œillères.

Métamorphose

Parfois l'hiver s'éternise. Le malheur bistre dans les fourneaux. Le gel cabre la terre et tous ses habitants, du moins sur le village.

Quand enfin surgit le printemps, nul ne l'attend plus. Des enfants sont morts. Des bêtes ont raclé de leurs sabots le pavé des étables ; elles ont arraché le bois des râteliers.

Quelques jours suffisent. La terre réchauffée, des fleurs risquent une corolle. Des feuilles courent aux bouts des branches noires et se démesurent. Le lait revient et la joie se dresse.

L'amour de nouveau possible à la fontaine, aux sentes innombrables, on quitte les greniers vides ; on déboule dans la lumière. Le cancer recule, dont on avait cru ce siècle une fois de plus saisi.

Et l'on chante. L'église reste fermée, mais les maisons s'ouvrent. Le sourd silence évacué, l'avenir se remet en marche.

Le Château

Le château sur l'éperon, depuis trois siècles, n'est plus que ruines. Mais la première tour, visible à des kilomètres à la ronde, haute de trente mètres, ocre sur l'herbe déjà verte de la colline d'en face, tient toujours. Dans l'habitation éventrée par trois voûtes intérieures, il ne reste guère de vestiges. Des lierres géants et des frênes qui soulèvent les dalles, l'ont envahie. À l'usure d'un seuil au bord du vide, d'une largeur de deux souliers, on ressuscite pourtant un poste de guet. Au plein cœur, un socle de cheminée, dont les corbeaux gisent non loin, comme le linteau, armorié, en trois morceaux. En sous-sol, une réserve aux provisions, plus belle qu'une chapelle, mais sans muids ni saloirs, tout a brûlé lors de l'assaut des troupes de Louis XIV sur la Franche-Comté.

Une légende affirme que, le seigneur des lieux parti châtier des Maures dans Jérusalem, son épouse a aimé un jouvenceau du bailliage voisin. Au retour de la croisade la justice, torture exécutée, fait pendre l'amoureux à un chêne. L'amante, coulée dans une cave taillée à sa mesure avec en forme de croix une ouverture minuscule, pourra le contempler, le temps de méditer combien l'amour est un trésor. On ne sait si, le père enterré, les fils, sans pardon, ont rouvert le tombeau, car cette fosse dans le roc, nul ne la retrouve à ce jour. On foule ces lieux presque par habitude, comme est loin la blancheur du teint prisé autrefois. Pourtant, derrière les croisées plus que défaites, les caresses qui ont soulevé le brocart, et dont des troubadours ont tant profité, cette attente frémit par tout l'univers.

La Vermine

Après des jours de brume à pourrir les volets, le froid s'est abattu si violemment que des mésanges cognent aux carreaux. Les chats claquent des dents, assis pourtant du bon côté de la tablette. Le feu tisonné, on avance un peu de beurre, tandis que des chasseurs, la mort sur l'épaule, se frottent les mains. Ne parlez pas de faim dans le monde, leur fusil la nettoierait.

L'Arbre

Face à l'arbre, l'homme, trois fois rien.

L'enfant qui bâtit, à coup de serpe, sa cabane, plie, rompt et catapulte son bonheur. La forêt lui appartient.

L'arbre, tremble-t-il d'un frisson d'oiseaux, on dirait une respiration, un cri retenu. La sève en perce, il jouit de toutes ses feuilles, jusqu'à ses racines.

Il croît avec la terre, qu'il exhausse, comme la femme aimée bout et se tord, accroupie et bientôt levée comme une tempête...

Cœur ruisselant, aveugle, la flèche des amants traverse l'écorce. L'arbre, anonyme, témoigne, pour personne.

Pourtant l'homme un jour l'abat, le met en quartiers, tel un bœuf. Sur quoi ne s'acharne pas la plus belle âme sous les cieux ?

Ce chêne, ce charmille troglodytes, ce sapin si sombre en plein été qu'il tricote la misère, les voici en poutres et en morceaux, pleins d'échailles, bientôt empilés.

Et tandis que ses yeux se ferment, il sert encore ses bourreaux ; les flammes se purlèchent jusqu'au ciel, sans un cri.

Plus haut que l'homme, l'arbre, jusque dans la mort.

Gisant debout

Il est plus grand que son corps d'homme sous la terre.

Lié à la souffrance et au partage, au trèfle en feu des lèvres traversées, il écarta le rêve pour l'action et le pain qui sort du four.

S'il fut l'obscur, ce fut avec éclat. Pythie peut-être! mais d'abord un paysan du cosmos, dont l'unique abandon fut à la fermeté.

La canicule l'abreuvait. Si le bâton l'égarait quelquefois, la plénitude signifiait sa générosité.

Le lire, c'est l'aimer ; l'aimer, c'est le relire non plus en aveugle ni à genoux, mais pour le grain de son poème.

Comme il est peu d'armistice sans nudité totale, il n'est pas de vie dans le mensonge – et le gisant peut se dresser.

Des matinaux le voient tel le rouge-gorge par la fenêtre.

Tombeau

D'abord, c'est le désordre. La tête tourne. Grand est l'assaut contre la petitesse. Des taloches, partout, plus fort qu'un arbre sous la tempête. Un rire ? une gifle des deux mains ; un cri ? la caresse en retour écrase les lèvres. Il semble que le sang dans le cerveau se pétrifie, la tête près d'éclater, le cœur se vide comme au revers d'une course interminable. Les yeux vides, les mains sans personne à qui transfuser l'hébétude ; un apaisement, jamais.

Le chat tranquille en boule au pied de la cuisinière, les vaches transpirant leur lait, la queue dans une lasse ritournelle balayant les mouches, les rats noirs sous le plafond bas, les piles de bois, marmottes pour l'hiver, rien ne vibre à la douleur ; la solitude, fixe, en sa torture indifférente insiste comme sans y penser, sans un bruit, sans un regard. L'âme dans tout cela, un jus amer. Le bonheur haut dans le ciel sans doute, mais le ciel reste invisible. Il a vécu ça, il n'en est pas mort.

L'orgueil pourtant a passé un mors qui s'est démesurément gonflé. On a peu regardé l'insolent ; des gens de loin prennent peur et pouffent tout à la fois, d'un rire mauvais. Ils ne se cachent pas, ils le renvoient au néant pour lequel il est né. Il crispe ses doigts gourds sur quelques désirs qui le traversent comme des flammes. Les frustrations attisées, il crève – sans que gicle le pus. Quand la tentation est forte de jeter une corde sur une poutre, il déchire d'un coup le mirage de l'éternité. Il n'est plus noir, devenu vert, comme les grilles d'un cimetière.

Ce qu'il donne, c'est du poison. Quémendant l'amour, il écrit la terreur, sans comprendre les haut-le-cœur, les fuites, ni les ripostes. Brassant un bain d'acide, la douleur s'avère la preuve de son existence ; elle est son unique nourriture. Il ne peut que disparaître tel un bouchon sur une bouteille de vin aigre. Ce qu'il fait, qui est toute sa vie, verse au fumier. La plume ainsi paraît maudite, une voix sans issue qu'il force, tel un fausset, haussant le ton, d'un ridicule sans pitié. Et quand on lui offre un peu d'amitié, il mord plus fort la gloire en crachats, la couronne d'épines!

Quelle honte, si l'ambition doit le re-soulever de terre ! Et pourtant, s'il écrit encore, ce n'est pas pour violer l'impossible, mais pour s'ouvrir, s'offrir, sans rien attendre ni personne. C'est ainsi, dans le temps où la vie décline, qu'il voudrait la goûter enfin. La paix soit la dernière demeure!

Le Destin

L'été a peu duré et la pierre des maisons a rosi à peine, le soir, quand des nuages en visière aplatissent l'horizon.

Loin des amoureux qui sentent leur cœur marquer des buts dans le thorax, passé des mers, sur d'autres continents, sévissent la guerre et la misère. Nul dieu, nulle part, n'adoucit la haine ; les affaires surenchérissent de bonheur à vendre et de gloire à saigner.

Pourtant il faut démâter la révolte, respirer d'harmonie. Des trouées de lumière affinent des odeurs de branches cassées dans les sous-bois où poussent déjà des petits gris à travers la mousse. La marche emporte la vie entière.

Bien sûr chacun s'en va, sans retour ; le soleil, le vent, la pluie et le gel ont tôt fait d'effacer un nom sur la tombe. Mais la rébellion, qui dresse les cœurs, l'accable.

Ce qu'il a cherché, c'est une communion *clé en main*, mais en aveugle, en sorte qu'il se sent souvent une toiture dans la tempête. Il ne laisse personne le pénétrer, comme si on pouvait lui voler quoi que soit.

Devant un feu, abandonné, un livre ouvert sur les genoux, il a surpris un accord de faîte, long et souple, porteur de paix. Le jour, la nuit, les trilles, le silence, une solitude enfin ouverte vont faire de lui non plus une bombe mais un homme.

Lentement, quoique en peu d'années, il devient si léger que la mort en perd son emprise.

La Vérité au cou

Quand on a savouré la drague drogue, la stupeur de l'amour, le long terme et la solitude giboyeuse, une osmose avec autrui, un art de vivre dans sa peau, on prend moins à pleines mains les bourgeons, mais en marche, à la lisière des premiers labours, on s'enivre, à éternuer, à en avoir mal, des remugles de la terre. Le harcèlement des manques, la voix à l'écart des meutes, l'égarement, c'est encore l'homme. Si on ne peut guère habiter l'instant ni percer le mur de la raison, la bise au ras de l'herbe du verger ou un vent de pluie pour la semaine, un fruit qui tourne dans la bouche, un amour nu font qu'une conviction se lève : du don de soi, surgit le bonheur.

À l'Enfant

Mon enfant, ma douceur, mon miracle, toi qui rues dans les rues ou ta chambre – je t'appelle et tu ne m'entends pas – toi, qui t'étourdis de musiques de sots, te hissant sur des ergots de colère, comme tu fais claquer la tendresse!

Mon tant aimé, parfois mon unique raison de continuer à vivre, tu tournes le dos, souverain, à ce qui entrave ton plaisir ; tu t'enflames pour des cabanes au fond des bois recluses ; déjà courbé sur tes secrets, dis, que deviens-tu ?

Une querelle idiote avec de vraies armes, comme en construisent les nations, te dépècera-t-elle au fond de quel-que impasse ? Toute une compagnie te fondra-t-elle dessus, ou un distrait obus tombant par là ? Ça fera plus d'effet, tu sais, qu'un bonhomme de neige assis sur une taupinière. J'ai peur pour toi. Tu as compris : il faut être de la bande la plus forte. Tu as vu la justice aussi fiable que la météo ; l'amour, s'aigrir tel un lait caillé ; et puis l'attente, qui met entre parenthèses, serrer, serrer...

Mon fils qui te lances sur tes rails, tu emmagasines peut-être des cauchemars et, avec rage parfois, tu nages entre la simplicité de ce qui devrait advenir et la reptilité des actes des hommes, ô mon infime géant qui nourris mon amour.

Tu t'échappes, c'est l'âge ! Tu t'enfonces toujours plus sur tes sentiers, avant de revenir où je suis resté. Tu refuses la douleur ; puis tu la laisses s'installer. Tu apprends comment te coudre les lèvres ; tu verras, le meilleur, c'est s'appliquer au fond de la gorge un cautère. Et tu renifles l'enclos, le pacage, ce qu'instille la vie, ce drôle d'alambic !

Que pourrai-je pour toi ? Je t'ai lancé comme sur des skis. La piste est tracée mais indéchiffrable. Prends garde aux troncs qui t'écarteraient. Passe les tremplins. Garde-moi ton rire. Demeurons encore un peu ensemble. Rassure-toi : le jour venu, je céderai la place ; je me coucherai pour le bonheur de te savoir rester debout.

L'âge

À la sortie d'un bois perdu, au détour d'un sentier, il arrive qu'on redécouvre, comme au premier jour, la couleur sable et tuiles des maisons et, aussitôt, la lumière adoucit la marche. On ne sait ce qu'on doit au friselis de l'herbe rase sous le vent. Des pruniers dans la ceinture des lauriers explosent de feuilles. Le cœur s'emballe à mettre de l'orgue sur la chaîne, chorals et fugue ou passacaille, où l'on guettera la voix humaine et peut-être les trompettes de Salamanque. Le soir peut tourner en cendre, des branches casser sous une bourrasque inattendue, la vie infuse une sorte de mélancolie fertile. On vieillit, la belle affaire! L'accord grandit à ce qui se dérobe. La mémoire a perdu sa bogue et roule un présent presque perpétuel, au point que la fin, le jour venu, effraiera moins qu'une ancêtre démaquillée.

L'Équilibre

Sur le chemin des syllabes, rocailleux, abrupt, un jour le vent se lève, la voix chante et le poète se découvre aussi à l'aise dans sa langue qu'on peut l'être dans sa peau. Il n'écrit pas une leçon ni pour sauver quoi que ce soit ; l'oubli est partie intégrante de la vie ; il écrit pour le plaisir de *donner*, quand même la communication poétique reste solitaire. Le poète à maturité ne se demande pas d'où lui arrive la voix ; il travaille de son mieux la merveille et l'épouvante, le dégradé entre les deux et il respire ; il fend l'air de son existence. Le poème vit tel un arbre qui grandit, pourrit ou qu'on débite et qui finit au feu. Peu importe à celui que le souffle emporte, immobile – même si la beauté préfère l'engouement et le partage.

Le Village

À l'extrémité du plateau, un château en ruines. À ses pieds, on pêche la truite et l'été, le long des pâtures ou, la rivière basse, sur des bancs de galets, des pommes à dorer prennent le soleil comme du miel. Des voisins, parfois très éloignés, serrent les dents, au travers des buissons, les mains en faucille dans la salopette.

Sous les becs électriques, entre les fils tendus pour les hirondelles, une trentaine de maisons s'exposent avec leurs pierres jointoyées à la chaux, tellement dorées quand le soleil brille, avec les volets remis d'aplomb et les auges fleuries. Mais d'autres menacent ruine, et leurs occupants... Trouées, les portes de grange. Les chéneaux crénelés d'herbes folles crèvent de partout. Des tuiles manquent, des semaines durant. Trop de vergers regorgent de cabanons pour les lapins et les volailles. L'un, agrandi et percé de quatre fenêtres, abrite une famille en vacances. Les hangars métalliques, eux, versent dans la ferme atomique. Les tôles grincent au vent, les jours de tempête, on croit entendre le ciel rouiller.

Des haines immémorales empêchent tout rassemblement, pas même contre la décharge – interdite – où certains déversent des peaux et des entrailles fumantes de bestiaux égorgés ; des mouches presque aussi grosses que des hannetons vrombissent, l'été, et de gros rats ne détalent plus aux éclats de voix. C'est qu'on ne connaît pas de fête à mille culs, ici ; l'étreinte se pratique à double tour ; et des tarés assassinent au grand jour un chien ou une portée de chats. L'église a fermé, la morale reste ouverte pire qu'un rasoir.

Mais peu importe ! les mots dansent la vie quand les coquelicots font la fête à partir de juin. Le blé qui tire vers le soleil éjacule sous la dent ; l'orge rabat ses barbes coupantes ; l'avoine s'ébouriffe de grains noirs. Et septembre venu, quand la rentrée des classes tire son grand râteau, les maïs plus élancés que des athlètes bruissent tel du papier d'aluminium. Le large caresse les rêves, et le bureau, lui, avec les livres en espalier, les gravures, le sourire de l'aimée, embaume la paix. Un oiseau s'égoutte les ailes, des nuages glissent comme des buvards, gris, bleu-nuit, avec des filets, des collerettes, des volutes, une immense poignée de grains en suspension.

Une fenêtre suffit pour ouvrir l'âme.

La Poésie

«Le poète immobilise l'espace ; il tâche de le guérir
de sa maladie qui est le temps.»
Ramuz, *Remarques*

Le poème, en s'élançant parfois dans l'infini, ébranle des cavernes. Il propose presque toujours une chambre de résonance ; or l'écho ronge et, c'est ainsi, la poésie précède la pensée. Le poète consigne en effet une part de l'homme que la société fait mine d'ignorer ou bien s'emploie à bâillonner. Car en sacrifiant à la réussite, aux surnois exercices du pouvoir, l'individu écrase comme des punaises toutes les idées de traverse. Si la raison châtre ses illusions, si celles-ci lui restent dans la gorge tel un remords, c'est aux nouveaux prêtres d'aujourd'hui qu'il s'adresse pour l'en délivrer. La poésie n'est remboursée par personne et c'est heureux. Elle témoigne pourtant, anonyme et secrète, d'une faille intérieure, d'une tectonique de l'impossible. Mais comme elle ne met à jour que du mythe individuel – un linceul d'absolu tissé d'apaisement –, la poésie paraît archaïque. Méprisée, fétu de la culture, tout la balaie dans un monde en miettes. Certains voudraient qu'elle emprunte à la science quelque éclat mis sur orbite, quand, venue de la solitude, elle propose avant tout des éclairs froids et des cendres. Le poète est ainsi un mort-vivant : un *instrument* ; l'archet délivre une vibration plus ou moins agréable, c'est tout. Et ce qu'on dit peut bien ne retenir l'attention que de quelques personnes, cela ne condamne pas la passion chaque matin plus raisonnée, pour sourire par tout le corps.

La terre

Terre des longs désirs, si tendre à la narine et douce aux doigts, on te presse, en toutes saisons, de tout notre corps. Quand des tunnels trépidants couleur d'angoisse te pénètrent, des crotales d'aluminium te chevauchent d'un trait sous les étoiles. Chiche à la chute, riche aux chevilles, raboteuse aux reins à la dérobée, on *jérémie* bien ici et là, quand en tout il faut attendre. Une rosée lève l'espérance.

J'apprécie tes crues, ton encolure, tes averses de métamorphoses, ta beauté qui plonge aux sources où j'escalade tes torrents. Que la neige emporte des Van Gogh sur pied, la tête rouille et grise affaissée sur la hampe, ces tournesols mêmes je les adore. Irai-je sur ton ventre écrasé de soleil jouer les dunes à saute-mouton, voir la soif planter des palmiers, des ananas, dans des estomacs que dévore la famine ? On a tranché des chapelets d'âmes pour la gloire de Dieu. On troque encore, sur les fleuves rouges, des enfants aux ventres de tortue.

Des mères vieilles à vingt ans, les seins en rinçures, pilent des heures durant une pincée de grains. Le Quart Monde reste un tronc devant les Bastilles et l'Occident gros, gras, graisseux crève qui entrave l'amalgame de ses bénéfices. Des individus seuls, par dépit, se mettent au régime, le temps d'un rapt. La tare est de nier, tantôt d'exalter les différences, derrière les pires œillères. La honte aux lèvres, un beau cartésianisme missionnaire aide à chanter, il blanchit tout. Les génocides, la guerre ? un rien de chirurgie à peuple ouvert ! Un fier colloque a tôt fait d'entonner le *Te Deum* vainqueur.

Reine du temps, ma terre, joue sur nos lèvres, berce nos jours. Seuls, serions-nous debout ?

Partir

« La terre apprise avec effort est nécessaire. »

Jean-Paul de Dadelsen, *Bach en automne*

L'espérance en désordre, comment l'entrer de force dans notre vie ? Chaotique est notre ascension, faite d'entorses, de dents serrées, de sifflements, de grands sourires aussi par tout le corps. Vaut-elle, contre le cochon saisi par la queue et les oreilles, l'insolente santé de celui qui, plus vif qu'une vipère, lui tranche la gorge ? Chaque jour, chacun se calme.

Séculaire, le noyer jette au ciel des pousses de trois mètres. Tant de marronniers vétérans serrent leurs moignons en boules de gui noires. Le pivert avec les pies, le merle et les corbeaux font un ramdam presque indécent. On a beau gratter la stupeur jusqu'au sang, on voudrait pendre sa vie à la fenêtre, pour l'aérer, plutôt que de mourir par erreur !

Elle a dit non, *je pars*. L'enfant hurle et jette à la tête son assiette. Et les vers en peu d'années sucent les os. Il en reste à peine un fagot éclaté. Plus d'oreilles ni de souffle, de nudité, de froid ni de sueur, de feu ni d'eau à traverser, plus de doigts, de lèvres, de peau pressée pour tenir une illusion si plénière à chaque fois. Une poussière dans un rai de soleil !

Renifle, crache l'amertume ! Nul n'appartient à personne, et l'éternité moins que rien. La mort est un compost. Ouvre et, pour la fête, ajoute une tête et souris. Dépecé ? La peau se recrée d'elle-même. La peur ne résiste pas au monde. Sans la raison, le cœur babille ; il faut grandir, comme le reste. Le tout est de tenir, debout, dans la prison sans ouverture.

Demain

*La chaîne des hommes continuera ;
la mort l'aura coupée, pour moi.*

Multipliées les prodigieuses découvertes, leurs applications innombrables, certains sortiront peut-être du système solaire et conquerront un autre monde – une autre manière d'être au monde. Mais le monstre en chacun reculera-t-il ?

Il se trouvera moins de fronts barrés, de Sisyphe de terrils, de salauds qui gardent la vie sauve ; moins de mots d'ordre et de révoltés chroniques ; moins de malades pour qui vivre, c'est se hérissier dans une cheminée, ou bien s'agripper à des ronces sur les bords d'un précipice. Pourtant demeurent, malgré Lucrèce, des esclaves.

Demain, dit le devin, ce sera divin. Il se frotte les mains. Il ne risque rien. L'équilibre est toujours précaire ; l'amour, un miracle à reconstruire. Mais l'espoir se fera chair, qui dansera sur de nouvelles lèvres. Lys étirés dans le bonheur, d'autres exulteront sur des corps de lumière. Quand tous les pores se tressent sous la caresse, au moins les hommes ne font plus la mort sous eux.

L'Atelier

On a dégauchi, raboté, scié d'équerre, tenonné, mortaisé, mouluré le moins possible et longtemps épuré – mais le tour de main n'est rien hors de l'insondable. En littérature, la volonté ne peut que coiffer le hasard.

La vie, cependant, comme les vitraux des églises, se dévisage de l'intérieur ; l'art n'est pas de la décoration ; tous les fards du monde ne valent pas une pupille et la rigueur essaie de rester vivante.

Loin des Ravallac et du micron d'âme, une petite arme fourrée de tendresse, en guise de clé, est glissée, à mains nues, dans le détachement que suggère une certaine maturation intérieure.

Le livre sur la table, à la façon d'un plat ou d'une longue lettre, l'homme y est tout entier – et ailleurs.

Au vainqueur

Étranger, quand tu viendras, dans quelques années, on te dira : tu avais faim. Tes parents, tes sœurs, tes enfants peut-être ont agonisé entre tes bras. Nous dorlotions nos chattes. Nous nous pelotonnions dans notre égoïsme carnassier. Nous avons des soucis de taupe.

Vivre seul est un leurre ; il est des sosies, aucun égal. Le pire prisonnier appelle au secret son maton. La mort, on peut la singer – mais la vivre, du bout du pied seulement. Écraser, c'est la norme. Avec les années, comme à l'entour d'un volcan, tout repose.

Étranger, quand ce sera ton tour de régner, prends garde. Toi aussi tu rueras dans ton alvéole. Tu voudras jouer de la tenaille dans l'histoire. Tu auras poussé des bœufs, tu voudras crever des armées. Tu ne te contenteras pas de paisibles métamorphoses.

S'il te plaît, ne ris pas de qui s'enfonce dans la nuit.

NOTE EN DEUX TEMPS

Souvent une dédicace, d'un inconnu, affiche plus une caution – un détournement de reconnaissance à son profit – qu'elle ne signe un acte de gratitude. Pourtant, certaines pages de ce recueil doivent à quelques aînés d'exister ; parmi elles, en 1996, *Hanche*, à Yves Martin ; *La Toussaint*, à Jacques Réda (qui a suggéré le titre de ce recueil) ; *Retrouvailles*, à Jean Breton ; *Un Rêve*, à Jean-Michel Maulpoix ; *La Détermination*, à Jean Joubert ; *Les Vacances*, à Jean Orizet ; *La Prière*, à Françoise Lefèvre ; *Gisant debout*, à Georges Mounin (in memoriam) ; *La Vérité au cou*, à René Pons ; *La Terre* à Jean Rousselot ; *Demain*, à Jean Pérol. Deux titres encore voudraient dire merci à des graveurs dont le regard est une lumière : *Manière noire*, à Philippe Debiève et *Pointe sèche*, à Dominique Sosolic'. Enfin *Le Choix* renouvelle mon affection à Jean-Yves Debreuille.

Cinq de ces dédicataires sont morts ; quatre autres se sont éloignés, par divergence de vues. Les noms demeurent, fidélité à ce qui fut, erreurs comprises. Dédier un poème, c'est témoigner plus une confiance en soi-même que dans le talent mis en exergue, pour autant que la postérité garde un sens. L'orthographe en cavale, la notion de rythme perdue, comme si les basses la noyaient, la littérature rentre aux catacombes pour cinquante ans, si tant est que le redressement de l'éducation réussisse. En attendant, il faut s'inscrire dans cette époque, y faire la course des culs-de-jatte, sans pleurer ses jambes tranchées, le sang séché. Qui suivra mes prétentions ? Mais il n'est doute qui ne se renverse. Dont acte ! Va, mon livre ; ne meurs pas !

[P. P. 1996 - 2018]

Table

Le Choix

ÉCLATS D'UNE VIE

La Porte
Le Paysan
Hanche
La mère
Les Petites
La Toussaint
Père est mort
Le Chien fou
La Bourrasque
L'Écart
La Délivrance
Le Pendu avant l'aube
Le Malheur
Timidités
Le Réfractaire
Le petit Vouivre
Bâtir
L'Amour dépecé
En cage
Retrouvailles
La Visite
Le Poète
Le Change

CES OMBRES QUI NOUS EMPORTENT

La Mémoire
Le Dolmen
Manière noire
Un Rêve
Ève quaternaire
La Détermination
Pelouses
L'Attente
Les Mains pressées
Les Cendres
Vers la plénitude
Les Vacances
L'Autre

La Cloison
Pointe sèche
La Flûte
La Table
La Prière
Le Lit bien tempéré
L'air de la vie
La Femme aimée
L'Enterrement à Ornans

À LA LISIÈRE DE LA PAIX

Aube noire
Le Pont
Le Monde
Tenir
Demi-tour
Métamorphose
Le Château
La Vermine
L'Arbre
Gisant debout
Tombeau
Le Destin
La Vérité au cou
À l'Enfant
L'âge
L'Équilibre
Le Village
La Poésie
La Terre
Partir
Demain
L'Atelier
Au vainqueur

Note